

Transferts culturels et passeurs de culture dans le monde du livre (France - Brésil, XIX siècle)**Diana COOPER-RICHET***

Résumé: Grâce à des concepts nouveaux, tels que ceux de transfert et de passeur, les échanges culturels entre la France et le Brésil au XIX siècle, peuvent désormais être revisités au prisme de l'histoire des imprimés. La circulation, d'un côté à l'autre de l'Atlantique, de livres et de périodiques, en français et en portugais, le rôle joué par un certain nombre de libraires-éditeurs parisiens dans la production et dans la diffusion de ces ouvrages sont révélateurs de la place occupée par Paris dans le domaine de la lusophonie.

Mots-clés: Transfert culturel. Passeur de culture. Circulation des idées et des imprimés. Monde lusophone.

Transferências culturais e mediadores da cultura no mundo do livro (França - Brasil, século XIX)

Resumo: Graças a novos conceitos, tais como aqueles de transferência e de mediadores, as trocas culturais entre a França e o Brasil, no século XIX, de agora em diante, podem ser revisitadas pelo prisma da história dos impressos. A circulação, de um lado a outro do Atlântico, de livros e periódicos, em francês e em português, o papel exercido por um certo número de livreiros-editores parisienses na produção e na difusão destas obras são reveladores do lugar ocupado por Paris no domínio da lusofonia.

Palavras-chave: Transferência cultural. Mediadores culturais. Circulação das ideias e dos impressos. Mundo lusófono.

Cultural Transfers and Cultural Mediators of the Literary World: France and Brazil in the 19th Century

Abstract: As a result of cultural transfers and cultural mediators at the time, intellectual exchanges between France and Brazil during the 19th century can now be reconsidered from the point of view of print history. The movement of books and periodicals both in French and Portuguese across the Atlantic Ocean, and the role played by a certain number of

* Docteur en histoire contemporaine - Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaines - (CHCSC) - Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 47, Boulevard Vauban, 78047, Guyancourt Cedex, Paris. E-mail: Diana.Cooper-Richet@uvsq.fr.

Parisian book sellers and publishers in the publication and dissemination of these books, reveal the significance of Paris for the Portuguese-speaking world.

Keywords: Cultural transfer. Cultural mediation. Circulation of ideas and print. Portuguese-speaking world.

Depuis quelques années, la recherche en histoire du livre, de l'édition et de la lecture, mais également les études littéraires, tant en France qu'au Brésil, se sont penchés sur les échanges intellectuels et culturels qui ont eu lieu, au XIX siècle, entre ces deux pays. Deux notions importantes et relativement nouvelles, celle de «transfert culturel» et celle de «passeur de culture», qui l'accompagne, ont permis aux chercheurs de repenser la question de la circulation des idées et des connaissances, voire celle des pratiques, entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Grâce à ses «concepts» novateurs, il est désormais possible de dépasser le cadre de la simple comparaison entre deux continents, au niveau de développement très inégal, afin d'avoir une approche dynamique, dans laquelle les notions de circulation, de va-et-vient et d'échange réciproque sont mieux prises en compte. En effet, la circulation des savoirs ne se fait que dans des cas extrêmement rares dans un espace géographique délimité. Pour ce qui concerne les transferts culturels entre la France et le Brésil, ils ne s'opèrent pas toujours directement, ils impliquent parfois un passage par le Portugal et/ou l'Angleterre, voire la Belgique. Ce sont, donc, des cheminements complexes qui, pour être retracés le plus fidèlement possible, nécessitent de nombreuses études de cas très documentées.

Les notions de «transfert» et de «passeur» de culture seront examinées dans un premier temps. Elles seront, ensuite, illustrées par des exemples puisés dans les travaux récents portant sur la circulation des livres entre la France et le Brésil, au XIX siècle.

I «Transfert culturel» et «passeur de culture», deux notions à l'épreuve de l'histoire transnationale du livre.

La notion de «transfert culturel» a été élaborée, en France il y a une vingtaine d'années, par les chercheurs Michel Espagne (1999) et Michael Werner (ESPAGNE; WERNER, 1988; JOYEUX, 2002, p. 149-162), dans le but d'étudier les emprunts – en termes d'idées et de textes, plus particulièrement – qui se sont opérés entre la culture française et la culture allemande, à la fin du XVIII et au XIX siècle. Leur objectif était de montrer comment ces emprunts étaient reçus – étude de la réception - par la société d'accueil, c'est-à-dire les emprunts à la culture allemande en France et ceux de la culture française en Allemagne. Ils ont, par exemple, essayé de comprendre si les emprunts

subissent des transformations et si les éléments de culture font l'objet d'un métissage en arrivant dans l'autre pays. Ils se sont également posé la question de savoir, notamment, si les Français ont ou non faits des emprunts à la culture allemande et de quelle manière ils ont été assimilés.

Ce «concept», ou disons plutôt cette notion de «transfert culturel», mis au point à l'origine, pour travailler sur les relations franco-allemandes, peut très bien être utilisée pour étudier d'autres contextes interculturels, à d'autres périodes historiques. Car il s'agit d'analyser les mouvements d'idées, la circulation des savoirs et des pratiques entre deux espaces culturels distincts, qui ne sont pas forcément des pays, ni des nations, mais des ethnies, des zones linguistiques, voire encore des aires culturelles ou religieuses.

Avant «l'invention» des «transferts culturels», il existait des travaux sur les échanges entre cultures, mais la démarche de ceux qui les conduisaient n'était pas la même. En effet, il a très longtemps été question, dans ce cadre, d'études comparatives, de mise en parallèle de deux cultures et, souvent de jugement de valeur, une culture étant considérée comme supérieure à une autre. Le terme d'influence était, alors, beaucoup utilisé: une culture dominante étant considérée comme rayonnant sur une culture moins sophistiquée, donc plus perméable aux influences extérieures. A partir de leur conception des «transferts culturels» Michel Espagne et Michael Werner ont élaboré une «théorie».

Ils définissent la notion de transfert culturel de la manière suivante: «On entend par transfert culturel une orientation méthodologique de la recherche en sciences humaines visant à mettre en évidence les imbrications et les métissages entre les espaces nationaux ou, plus généralement, entre les espaces culturels, une tentative de comprendre par quels mécanismes les formes identitaires – une peuvent se nourrir d'importations»¹. L'intérêt et la nouveauté introduits par la «théorie» des transferts culturels est de montrer qu'il ne faut pas sous-estimer la culture nouvelle résultant des transferts en provenance d'une culture considérée comme «étrangère». Ces deux historiens considèrent, ainsi, que la copie est aussi valable que le modèle. Selon eux, le chercheur doit estimer qu'il se trouve face à une construction nouvelle et originale, qu'il ne doit pas considérer comme un sous-produit, parce qu'elle est métissée.

Bien qu'opératoire et extrêmement utile pour le chercheur, la notion de transfert culturel ne devrait pas être enfermée dans un cadre théorique trop rigide. Si les travaux de Michel Espagne et de Michael Werner proposent une façon nouvelle, féconde et moins tournée vers le «national» d'envisager la nature des échanges intellectuels entre cultures différentes, il est avant tout nécessaire de la mettre en pratique grâce à des études monographiques qui permettent de suivre à la trace le chemin parcouru par un transfert, de considérer la notion de transfert comme un outil, adaptable et souple et de ne pas s'enfermer dans un cadre trop strict. Il est donc, désormais, nécessaire de penser en termes d'histoire

transnationale et interculturelle, car il faut considérer que, depuis deux siècles, le monde est entré dans l'aire de la globalisation, comme le montrent en partie les travaux sur les transferts culturels franco-brésiliens (GUIMARÃES, 2012).

Ces transferts, qui viennent d'être évoqués, ne peuvent s'effectuer qu'avec l'aide d'agents que l'on appelle, maintenant, des «passeurs de culture²». Ces passeurs (COOPER-RICHET; MOLLIER; SILEM, 2005) sont les moteurs de la mise en œuvre des «transferts culturels». C'est, sans doute, l'historien Christophe Charle qui, le premier, a tenté de cerner la figure du passeur, qu'il a dénommé l' «homme double» (CHARLE, 1992, p. 73-85), celui qui est au carrefour de deux cultures. Petit à petit, la notion de «passeur culturel» s'est structurée, mais dans le même temps complexifiée. Il est devenu clair qu'un «passeur culturel», auparavant appelé «intermédiaire», «médiateur», «agent de transmission, de diffusion, de liaison», voire de «courroie de transmission», pouvait être de nature très variée³. C'est ainsi qu'un individu – par exemple un prêtre évangéliste, un traducteur, un voyageur, un journaliste, un enseignant.... -, mais aussi un groupe de personnes – une congrégation religieuse missionnaire ou un parti politique, les partis communistes, notamment, voir encore un livre ou une revue, une maison d'édition, mais aussi une œuvre d'art ou un morceau de musique (COOPER-RICHET, 2005b, p.13-14), peuvent être des «passeurs». La médiation que le passeur met en œuvre peut être volontaire, consciente, comme celle que fera un missionnaire, mais elle peut, au contraire être inconsciente, comme celle que peut faire un voyageur en transportant dans ses bagages un livre ou une revue qui n'était pas encore arrivé dans le pays d'accueil. Il est alors un «passeur» involontaire. Il est à souligner que, quel que soit le «passeur», volontaire ou involontaire, il n'est jamais neutre, il est toujours inscrit dans la réalité sociale de son temps.

Les deux notions, de transfert culturel et de passeur de culture, font l'objet de critiques dans les milieux académiques, tant au Brésil qu'en France. Les «transferts culturels» parce que, selon certains universitaires, ils sont l'objet d'une mode intellectuelle passagère qui ne se justifie pas à leurs yeux. Ils considèrent, en effet, que ce «concept» n'apporte pas grand chose de nouveau par rapport aux études comparatives et aux travaux sur les influences. Pour ce qui est des «passeurs», le reproche qui a été fait en France à cette notion, c'est de ne pas être suffisamment pertinente et, surtout, d'être mal définie. Ces remarques ne sont pas totalement injustifiées, car il y a bien un phénomène de mode en ce qui l'étude des «transferts culturels» et, en effet, il ne s'agit pas d'une approche complètement inédite⁴. De même, les limites fixées à la notion de «passeur» ne sont pas toujours très claires. C'est la raison pour laquelle, il ne faut sans doute pas considérer la méthodologie des «transferts» comme une théorie, ni rejeter la «notion» de passeur», parce qu'elle est imprécise, il faut se servir de ces deux notions comme d'utiles instruments, qui

permettent aux chercheurs d'aller plus loin, avec plus d'ouverture d'esprit, dans l'étude de la circulation des idées et des pratiques.

L'étude du métier de libraire (LEBLANC, 1998; COOPER-RICHET, 2005c, p. 55-67)⁵ fournit une illustration de la manière dont l'historien peut faire usage de ces deux notions. Les imprimés sont dans leur ensemble des objets mobiles facilement transportables. Ils sont, à la fois, des marchandises dotés d'une valeur économique, mais également d'une valeur intellectuelle. Ils sont, par excellence, des vecteurs de transferts culturels. Ces objets, qui ont une fonction double, commerciale et culturelle, sont mis en circulation par les libraires. Sont-ils de simples marchands ou de véritables intermédiaires culturels entre les auteurs, les maisons d'édition et le public?

Le libraire est, d'abord, un médiateur entre les lecteurs – qui sont ses clients – et les livres déjà publiés, sur lequel il n'intervient pas. Il y a donc, entre lui, et l'éditeur un premier rapport marchand, puis un second entre lui et son client-lecteur. La dimension culturelle de son travail peut, donc, de prime abord, sembler aléatoire. C'est la raison pour laquelle la part de reconnaissance et de capital symbolique, pour reprendre les analyses de Pierre Bourdieu (1987, p. 160; 1994, p. 161) qui est accordée aux libraires est généralement faible, même si certains libraires spécialisés – comme les libraires d'ancien ou *Antiquäria*⁶ selon l'expression allemande, par exemple – bénéficient d'un certain statut culturel, dû à leur savoir en matière de livres anciens (COOPER-RICHET, 2003, p. 179-197). A l'inverse, ceux qui ne font que vendre des livres au sens commercial du terme, sans *in-put* intellectuel, ne jouissent pas de la même considération. Pourtant, l'*Antiquariät*, tout comme le vendeur de livres, est soumis aux lois du marché. Tous deux se doivent d'être compétitifs. Ce sont des chefs d'entreprises – plus ou moins grandes selon les cas – qui ont des salaires, des loyers et des éditeurs à payer et qui, dans le même temps, doivent faire des bénéfices. Ainsi, le libraire qui aime son métier est au cœur d'un dilemme. Un dilemme aussi ancien que la profession elle-même.

Au XIX siècle, en France, tous les libraires sont loin d'être de fins lettrés. Au contraire, dans la plupart des cas, ils ne proviennent pas des classes privilégiées, mais du milieu des boutiquiers et des artisans (MARENCO, 1997, p. 175). Ils entrent dans le métier, très jeunes, et se forment par apprentissage. Par ailleurs, ceux qui vendent les livres, surtout à la campagne, le font dans des magasins qui ne sont pas spécialisés – des bazars - mais, au contraire, dans lesquels on trouve de tout. C'est ce que l'on appelle, encore aujourd'hui, aux Etats-Unis, *a general store*. Ces libraires là, pour la plupart, ne peuvent pas avoir, avec leurs clients-lecteurs, des conversations de haute tenue intellectuelle, ni véritablement leur conseiller des livres à lire. Pourtant, certains d'entre eux, dans les grandes villes plus particulièrement, réussissent à devenir des bibliophiles renommés⁷, dont l'amour des livres, la curiosité littéraire l'emporte sur les aspects commerciaux, même s'ils ne peuvent pas les

négliger, de peur de voir leur commerce décliner, voir disparaître, ce qui a souvent été le cas au XIX siècle en France. Le libraire qui veut durer dans le métier, qui veut acquérir une réputation, voire son commerce grandir et prospérer, doit être capable d'être, à la fois, un homme d'affaires et, d'une certaine manière, un intellectuel, un passeur de culture qui fait connaître et aimer les livres et la littérature.

Mais que disent ou écrivent les libraires d'eux-mêmes, dans leurs souvenirs (CHOLLET, 2001; GHEERBRANT, 1988; SALLES, 2003), notamment ? Pour la plupart, ils donnent une représentation idéalisée de leur métier et de la manière dont ils l'ont exercé. Il est évident que ceux qui écrivent veulent laisser une bonne image de leur carrière. La plupart d'entre eux évoquent leur passion pour les livres, le plaisir qu'ils ont à échanger avec leurs clients-lecteurs avec lesquels, parfois, ils établissent des liens d'amitié et donc d'égalité. Dans leurs mémoires, ils évoquent la volonté qui les anime de faire connaître et de faire aimer la littérature, aux jeunes générations notamment. Pour beaucoup de grands libraires, le métier doit rester artisanal, afin de maintenir un lien culturel privilégié avec ceux qui viennent leur acheter des livres. Ce type de libraire a une conception exigeante, élitiste, du métier. Actuellement, en France, un certain nombre d'entre eux ont une réflexion sur ce que doit leur être leur profession et comment elle doit être exercée⁸. Ce sont ces libraires-là qui, sans aucun doute, ont la conscience la plus claire de leur rôle de «passeur de culture».

Mais comment les libraires sont-ils vus par leurs clients? Un certain nombre d'écrivains, sans doute parce qu'ils écrivent des livres, qu'ils en achètent, ont témoigné de leurs rapports avec les libraires. Il n'est pas rare qu'ils soulignent l'importance qu'a eut pour eux, dans leur enfance, la fréquentation d'une librairie, c'est le cas chez beaucoup d'écrivains canadiens, plus particulièrement au Québec (LA MAISON, 2000). Annie Ernaux, écrivaine française contemporaine, originaire d'un milieu très modeste rapporte l'importance qu'a eut, pour elle, le libraire de la petite ville dans laquelle elle habitait, enfant. Ce libraire a contribué à bâtir sa vision du monde, elle considère même qu'il est à l'origine de ce qu'elle est devenue: une femme de lettres, car il lui a fait découvrir les beaux textes de la littérature française (LIBRAIRES, 1994, p. 69). A Salvador de Bahia, Dmeval Chaves, qui a commencé sa carrière comme garçon de courses pour la librairie *Civilização*, devenu par la suite gérant de cette belle librairie de la rua Chile, puis propriétaire d'un réseau de librairies, faisait l'admiration de Jorge Amado, car il connaissait mieux la littérature brésilienne et étrangère que ces clientes (LIBRAIRES, 1994, p.74).

Le libraire est-il un «passeur» ou un marchand? A l'heure actuelle, en tout cas dans les pays d'Europe occidentale, le libraire ne bénéficie plus d'une très grande reconnaissance sociale. Pourtant, lorsque le métier est exercé avec passion et professionnalisme, il fait des libraires des «passeurs irremplaçables entre deux mondes, celui du livre et celui du lecteur (LIBRAIRES, 1994, p.69), comme l'écrit Annie Ernaux. Mais, ce passeur ne doit jamais

oublier qu'il est soumis aux lois du marché, s'il veut pouvoir vivre de son métier. En ce sens on peut dire de lui qu'il est un «médiateur-marchand».

Un certain nombre de libraires-éditeurs français, hommes de négoce et de culture se sont, de la première moitié du XIX siècle, investis dans la production et à la mise en circulation de livres en portugais. Ils ont été de véritables «passeurs», à l'origine de très nombreux «transferts culturels» entre la France et le Brésil.

II Des libraires-éditeurs français, «passeurs de culture» entre la France et le Brésil.

Paris a été, au XIX siècle, un important centre de publication de livres et de journaux en langues étrangères. Cette activité et les hommes qui l'exercent portent, en histoire du livre, le nom collectif de «librairie étrangère»⁹. En effet, un certain nombre de libraires-éditeurs ont produit, et mis en circulation, des ouvrages dans de nombreuses langues autres que le français. Si l'anglais domine cette production, les ouvrages en allemand¹⁰, en espagnol¹¹, en italien, mais aussi dans des langues rares comme le mongol, le persan (COOPER-RICHET, 2005d, p.197-209), ont vu le jour dans la capitale française. Le secteur lusophone, bien qu'encore mal connu il y a peu, était cependant actif et occupait un certain nombre de maisons d'édition qui, pour la plupart, ne s'y consacraient pas exclusivement (COOPER-RICHET, 2009a, p. 539-555; 2012a, p. 209-225). Pour quelles raisons le marché lusophone a-t-il intéressé des hommes du livre français? Il ne s'agissait pas, pour eux, de fournir les quelques lecteurs de portugais présents en France. Ils ne représentent pas une clientèle suffisante. Par contre, le Brésil constitue un vaste marché dont les nouvelles élites, éclairées et progressistes, sont à la recherche de lectures que leur pays, nouvellement indépendant, ne peut pas encore leur fournir, faute d'éditeurs locaux. Les besoins dans ce domaine sont immenses.

Grâce au travail fait, à la fin des années 1960 et au début des années 1970, par Victor Ramos (1972), nous savons maintenant précisément qu'entre 1800 et 1850, 563 titres en portugais ont été publiés à Paris par quelques maisons d'édition, plus ou moins spécialisées. Certains d'entre eux ouvriront une librairie à Rio. Le libraire-éditeur Jean-Pierre Aillaud¹², est de tous, le plus investi dans le domaine lusophone. C'est surtout à partir des années 1840, qu'Aillaud commence vraiment à cibler le public lusophone. Il fait, alors, paraître des catalogues spécialisés et en 1860 il indique qu'il est «Livreiros de suas Majestades o emperador do Brazil e el Rei de Portugal»¹³. Aillaud n'est pas le seul libraire-éditeur à s'investir sur ce qui pourrait paraître, au premier abord, comme un marché étroit.

Quelques autres noms sont à signaler, d'abord celui de Théophile Barrois (BARBER (1961, p. 267-286). Le fondateur de la maison est déjà actif dans le secteur de la librairie étrangère avant la Révolution, essentiellement pour la publication et la commercialisation de

livres en anglais. Au cours de la décennie 1810, il fera paraître des catalogues entièrement consacrés aux ouvrages en portugais. La prestigieuse maison fondée par Martin Bossange, et ses fils, est entièrement tournée vers le négoce international de livres. Dans les années 1810-1840, ils ouvrent de nombreuses succursales à travers le monde: à Montréal, à Londres, à Odessa et à Rio. En 1837, Hector Bossange mettra en circulation un catalogue entièrement consacré aux livres en portugais¹⁴.

Au cours de cette période, le célèbre Galignani¹⁵, éditeur-libraire-homme de presse, italo-anglais, installé à Paris depuis 1800, de même que Claude-Louis Baudry¹⁶, dans sa *Librairie Européenne*, s'intéressent aussi aux imprimés lusophones. Certains imprimeurs, comme Pillet l'aîné, la fameuse maison Firmin Didot frères et d'autres, beaucoup moins connus, n'hésitent pas non plus à produire des livres en portugais. Rey et Belhatte, associés dans une maison de second rang s'afficheront même, en 1864, comme étant «Libraires de sa Majesté le Roi du Portugal». Mais quels sont les livres en portugais que ces libraires, éditeurs, imprimeurs, produisent, vendent à Paris et qu'ils exportent vers les pays lusophones?

Beaucoup de ces ouvrages appartiennent au domaine littéraire. La traduction des grands textes du courant romantique est importante. Dans les années 1830, des auteurs comme Alexandre Dumas, Bernardin de Saint-Pierre, Mme de Staël ou Charles Nodier, mais également des hommes et des femmes de lettres, oubliés aujourd'hui, mais estimés à l'époque, comme Madame Leprince de Beaumont, Florian, Marmontel ou encore Madame de Saint-Venant sont traduits en portugais. Quant à ceux que l'on appelle les «feuilletonistes», c'est-à-dire ceux qui écrivent «des romans pour journaux», comme Paul de Kock par exemple, ils commencent à être traduits en portugais dans les années 1840 et seront souvent diffusés, au Portugal et au Brésil, par le biais des colporteurs, des marchands ambulants qui vendent livres et almanachs.

Ces libraires-éditeurs français ne se contentent pas de publier des livres des Romantiques français, traduits en portugais. En effet, comme l'ont montré les travaux de Sandra Guardini Teixeira Vasconcelos les écrivains romantiques anglais l'ont aussi été et de manière importante (VASCONCELOS, 2008). C'est Walter Scott – *Ivanhoé* (1819) - qui, comme en France, occupe la première place parmi les hommes de lettres britanniques. Il est le plus traduit de tous. Mais, les œuvres de Fenimore Cooper – *Le Dernier des Mohicans* (1757) -, de Daniel Defoe – *Robinson Crusoë* (1719) – et de Jonathan Swift – *Les aventures de Gulliver* (1726) -, qui sont déjà vieilles d'un siècle, traversent également l'Atlantique à partir de la France après avoir été deux fois traduits: de l'anglais vers le français, puis du français en portugais. Tels sont les détours compliqués que suivent, souvent, les «transferts culturels». Il est clair qu'ils subissent de nombreux métissages culturels.

Les «transferts culturels» ne se font, donc, pas en ligne droite, directement. Ils suivent le plus souvent des chemins détournés. Lorsqu'un roman anglais arrive en France, au XIX siècle, il commence d'abord par être traduit avant d'être imprimé et mis en vente. Or, nous savons maintenant, grâce aux travaux sur l'histoire de la traduction¹⁷ que la conception que les hommes du XIX siècle avait de la traduction est très différente de celle que nous en avons aujourd'hui. A cette époque, il n'y avait quasiment aucun traducteur professionnel, ceux qui traduisaient n'avaient pas toujours une très bonne connaissance de la langue à partir de laquelle ils faisaient la traduction. C'étaient, le plus souvent des hommes et des femmes de lettres qui faisaient de la traduction de manière alimentaire, pour gagner leur vie.

A côté de ce manque de professionnalisme, il faut ajouter que la conception qu'avaient les éditeurs et les «traducteurs», du XIX siècle, de la traduction était très différente de la nôtre. En effet, leur traduction s'apparentait beaucoup plus à une adaptation. Ils avaient l'habitude de traduire en essayant d'adapter le texte au goût du public du pays dans lequel le texte allait être lu. C'est ainsi qu'en France, lorsque l'on traduit un roman britannique, ce sont les lecteurs français que l'on cherche à satisfaire, la traduction sera faite afin d'éviter de les choquer, mais également de ne pas les dépayser. Mais, si ce roman anglais, traduit en France, est ensuite retraduit dans une autre langue, par exemple le portugais, d'autres adaptations sont introduites pour plaire au lectorat brésilien, habitants du Nouveau Monde. Tout ceci conduit à une modification importante du sens et de la portée du texte original. On aboutit, ainsi, à la diffusion d'une œuvre qui peut être très éloignée, très différente, de l'œuvre originale. Les lecteurs brésiliens ont donc souvent appris à connaître la littérature anglaise à partir de textes qui ne ressemblaient pas entièrement à ceux écrits par leurs auteurs. L'esprit de ces textes était sans doute très différent. Ils ne permettaient pas aux Brésiliens de se faire une idée claire de ce qu'étaient l'Angleterre et les Anglais, pourtant première puissance mondiale. Les «transferts culturels» qui s'opèrent par ce biais sont donc très complexes.

Ces libraires-éditeurs français, investis dans le livre en portugais, ont parallèlement à leur activité d'édition d'ouvrages dans cette langue, une activité plus directement commerciale : la vente dans leurs magasins, situés à Paris ou dans leurs succursales étrangères, de livres d'assortiment en portugais, c'est-à-dire des ouvrages qu'ils n'ont pas publiés eux-mêmes et qui proviennent le plus souvent du Portugal ou d'Angleterre, de leurs confrères de Coimbra, de Lisbonne ou encore de Londres. En effet, des libraires comme Bossange, Galignani et Baudry possèdent de belles librairies, réputées pour leur confort et la qualité de leur offre de livres en langues étrangères. De la *Galerie Encyclopédique* de Bossange (COOPER-RICHET, 2008c, p. 59-60), dans les années 1820, partent régulièrement des caisses entières de livres en différentes langues vers leurs correspondants étrangers et vers leurs succursales dispersées à travers le monde.

A cet égard, il est intéressant de se pencher sur ces libraires qui ont décidé d'installer, à l'étranger, notamment au Brésil, une antenne de leur maison afin de faire fructifier leurs affaires et de s'investir dans le négoce international du livre avec le Nouveau Monde. Prenons le cas de Jean-Pierre – dit Joao Pedro (cette «lusophonisation» du nom est en elle-même significative de la volonté de s'adapter au pays dans lequel on travaille) - Aillaud, père. Il est né en 1752 dans la région montagneuse des Alpes, dans le sud-est de la France, une région dans laquelle il est difficile de développer une activité économique, mais qui a l'avantage d'être au carrefour de plusieurs pays: l'Italie et la Suisse, ce qui représente une ouverture sur le monde et des possibilités commerciales. A l'âge de 28 ans, en 1770, on le retrouve installé à Coimbra, où il a ouvert une librairie, en association avec un autre Français, natif de la même région, du nom de Bertrand, dont la veuve et les fils continuent à vendre des livres, dans leur librairie de Lisbonne dans les années 1830. Aillaud est le père de trois enfants, dont un fils qui porte le même prénom que lui. Jean-Pierre Aillaud fils s'installe non seulement à Paris, mais également à Rio.

En effet, en avril 1827, il ouvre en compagnie d'Hector Bossange une boutique dont la raison sociale est Souza, Laëmmert et cie, vers laquelle les deux hommes expédient des livres, en français notamment (COOPER-RICHET, 2012a, p. 211-212). Cette société dont l'acte prévoyait qu'elle devait durer jusqu'en 1833, ne semble pas avoir connu un grand succès. Le dossier de faillite de Bossange, en 1830, indique que celui-ci a fait de mauvaises affaires au Brésil. Si cette librairie n'a pas duré très longtemps, il est cependant intéressant de noter que le futur éditeur carioca Eduard Laëmmert y a reçu une partie de sa formation. En Amérique latine, les Bossange ont également ouvert, en 1825, un magasin à Mexico (GOMEZ, 2008). Ils n'y resteront pas très longtemps, puisque deux ans plus tard le local est repris par un autre libraire-éditeur français, Ernest Masson, spécialisé dans les livres scientifiques. A la même époque, Bossange expédie également des livres vers Buenos Aires.

D'autres Français ont, dans les décennies 1820-1840, installés leur commerce de livres à Rio. Pierre Plancher (HALLEWELL, 2005, p. 139, 142 et 150), par exemple, est arrivé à Rio en 1824 pour servir dans l'armée impériale. Trois ans plus tard, il ouvre une librairie dans cette ville dans laquelle il propose plus de 300 titres, dont 30% seulement sont en portugais. Il sera le fondateur du *Jornal de Comercio*, avant de rentrer en France en 1844. Baptiste-Louis Garnier sera, quant à lui, propriétaire de la plus grosse librairie de Rio¹⁸. Dans les années 1840, il contribuera à l'invention de la littérature nationale brésilienne, en décidant pour la première fois de rémunérer les auteurs brésiliens qui, jusque là, publiaient leurs œuvres à compte d'auteur (MOLLIER, 1985, p. 239-238). Mais il est, sans doute aussi, un grand pourvoyeur de littérature obscène pour toute l'Amérique Latine.

Paulo Martin Filho¹⁹ arrive à Rio, en 1800, âgé seulement de 20 ans. Il est le fils de Paulo Martin, originaire lui aussi de la région montagneuse de Briançon dans les Alpes comme Aillaud et Bertrand²⁰. En 1777, il a ouvert une librairie au Portugal. Le fils, venu au Brésil pour y vendre des livres pour le compte de son père, deviendra quelques années plus tard, le plus important libraire de Rio, sans compter qu'il expédie des ouvrages dans d'autres villes du Brésil, comme Pernambuco, Bahia, ainsi qu'au Pará. Mais, comme le montrent les travaux de Lucia Maria Bastos P. Neves et Tania Maria Bessonne da Cruz Ferreira²¹, la circulation des livres ne se fait pas, tout à fait toujours, à sens unique. En effet, ces chercheuses apportent des informations nouvelles et très intéressantes. En 1814, la librairie de Paulo Martin reçoit à Lisbonne, un lot d'ouvrages très divers imprimés au Brésil, en provenance de Rio. Elles travaillent actuellement sur cette question des ouvrages originaires du Brésil circulant de l'autre côté de l'Atlantique. Le résultat de ces recherches devrait permettre de vérifier l'idée selon laquelle les «transferts culturels» sont multi-directionnels, même si l'une des directions est beaucoup plus active. D'autres hommes du livre français se sont également installés à Rio. De Mongie²² a, lui, ouvert une succursale de sa maison parisienne rue Ouvidor, là où sont installés la plupart des librairies de la ville. Le célèbre imprimeur parisien Firmin Didot frères est présent à Rio, tout comme des libraires plus modestes, tels que Rolland et Villeneuve (HALLEWELL, 2005, p. 120, 122, 148, 150 et 154), témoignant ainsi de l'importance de la présence des libraires-éditeurs français dans cette région du monde et l'intensité des «transferts» qui en découlent.

Quelles quantités d'ouvrages ces différents libraires-éditeurs français, exportateurs de livres vers le Brésil, ont-ils produit au cours du siècle? Si nous supposons, comme il est légitime de le faire, que les livres en portugais publiés dans la capitale française ont été tirés, en moyenne, à 500 exemplaires chacun, on peut estimer que, pendant les cinq premières décennies du XIX siècle, environ 300 000 volumes ont été diffusés à partir de la France, auxquels il faut ajouter l'assortiment d'ouvrages lusophones disponible dans les différentes librairies de la capitale – 50000 (?). A ce stade de la recherche, il ne semble donc pas exagéré de penser qu'au XIX siècle, pas moins de 700000 ouvrages en portugais ont transité par Paris. Nombreux, sont ceux qui sont partis vers le Nouveau Monde emportant, dans leurs pages, de quoi alimenter de nombreux «transferts culturels».

Afin de comprendre comment autant de livres en portugais, ont pu transiter entre la France et le Brésil au XIX siècle, pourquoi de si nombreux libraires-éditeurs français ont décidé de contribuer à la mise en circulation d'ouvrages dans une langue qui n'est parlée que dans quelques pays dans le monde, les notions de «transfert culturel», de « passeur culturel» sont extrêmement utiles. Elles permettent, en effet, de penser différemment les rapports intellectuels entre les cultures, de les considérer d'un œil neuf, d'accepter l'idée que les transactions peuvent être bi-latérales, que les cultures se nourrissent les unes des autres

dans un échange très souvent fructueux, et enrichissant de part et d'autre et, qu'*in fine*, ils peuvent donner naissance à une culture nouvelle, originale, même si elle est métissée. La poursuite des travaux sur les liens entre la France et le Brésil dans le domaine de l'imprimé – au sens large – devrait permettre d'approfondir les connaissances sur ces circulations et sur ces métissages culturels.

Recebido em 27/11/2012

Aprovado em 23/3/2013

NOTAS

¹ Voir: www.umar547.ens.fr/spip.php?rubrique? Sur ce site, une page entière est consacrée à la notion même de «transfert culturel».

² En anglais, un passeur de culture se dit un «cultural go-between».

³ Sur ces différentes étapes de l'évolution de la notion de passeur culturel, voir (VOVELLE, 1981); (*Le Commerce culturel des nations*, 1992); (GRUZINSKI; BENAT-TACHOT, 2001); (BOUREL; MATZKIN, 2002).

⁴ Pour un aperçu sur ces débats voir (COOPER-RICHET, 2005b, p. 17).

⁵ Voir aussi (LEBLANC; SOREL, 2008); (MOLLIER, 1997).

⁶ Sur les libraires d'ancien voir Bénédicte Marminat (1992).

⁷ L'exemple d'Antoine-Augustin Renouard fournit un bon exemple de ce type d'hommes du livre, voir Diana Cooper-Richet (2003, p.179-197)

⁸ Voir (COOPER-RICHET, *op. Cit.*, p. 67).

⁹ Voir Diana Cooper-Richet (2011b, p. 583-604); (2008d, p. 140-145); (2008a, p.142); (2008b, p.115-129); (2004, p.153-168); (2001, p. 122-140); (2012b, p. 35-46); (2011a, p. 173-185); (2009b, p. 121-143); (2008e, p. 225-245); (2002b (paru en octobre 2003), p. 203-225); (1999b, p. 60-69).

¹⁰ Voir Helga Jeanblanc (1994) et Isabelle Kratz (1992, p. 89-110).

¹¹ Voir Diana Cooper-Richet, «*Paris y los ambos mundos: une capitale au cœur du dispositif de production et de mise en circulation des livres et des journaux, en espagnol, au XIX siècle*», en lecture pour publication dans les *Cahiers des Amériques Latines*.

¹² Sur Aillaud voir (HALLEWELL 2005, p. 198, 232, 289 et 291); (GUEDES, 1987, p. 42); (LOUREIRO, 1954, p. 69-171).

¹³ Voir la collection de catalogues de libraires-éditeurs conservée à la Bibliothèque nationale de France, à Paris, sous la cote Q 10 B.

¹⁴ Sur les Bossange voir, notamment, Diana Cooper-Richet, (2010, p.109-121), ainsi que les références contenues dans ces articles.

¹⁵ Sur Galignani voir Diana Cooper-Richet (1999a); (2008, p. 142); (2005a, p. 330-331); (2006, p. 39-51); (2002a, p. 121-139).

¹⁶ Voir Jean-Benoît Francou, *Baudry, un éditeur pirate du XIX siècle ou la Librairie Européenne de 1815 à 1852*, mémoire de maîtrise dirigé par Diana Cooper-Richet et Jean-Yves Mollier, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 1999.

¹⁷ Sur la question de la traduction voir: (CHEVREL; D'HULST; LOMBEZ, 2012).

¹⁸ Sur Garnier voir les travaux d'Eliana Regina de Freitas Dutra.

¹⁹ voir Manuela D. Domingos (2002).

²⁰ Voir Lucia Maria Bastos P. Neves, et Tania Maria Bessonne da Cruz Ferreira, «Brésil, Portugal et France: la circulation des idées politiques et culturelles au moyen de ceux qui négocient les livres (1808-1830)», http://www.iel.unicamp.br/coloquio/files/LUCIA_TANIA_fra.pdf

²¹ *Ibidem*.

²² Voir Nelson Schapochnik (2008, p. 117).

REFERÊNCIAS:

- BARBER, Giles. Galignani's and the publication of English books in France from 1800 to 1852. *The Library*, Oxford, vol. XVI, n. 5, p. 267-286, 1961.
- BENAT-TACHOT, Louise; GRUZINSKI, Serge. *Passeurs culturels*. Mécanismes de métissage. Paris: Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2001.
- BOURDIEU, Pierre. *Choses dites*. Paris: Editions de Minuit, 1987.
- BOURDIEU, Pierre. *Raisons pratiques*. Sur la théorie de l'action. Paris: Seuil, 1994.
- BOUREL, Dominique; MATZKIN, Gabriel. *Les voyages de l'intelligence: passages des idées et des hommes*. Paris: Editions du CNRS, 2002.
- CHARLE, Christophe. Le temps des hommes doubles. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, v. 1, n. 39, p. 73-85, janvier-mars, 1992.
- CHEVREL, Yves; D'HULST, Lieven; LOMBEZ, Christine. *Histoire des traductions en langue française- XIX siècle (1815-1914)*. Paris: Editions Verdier, 2012.
- CHOLLET, Denis. *Le Minotaure*. Souvenirs d'un libraire de Paris (1848-1987). Paris: Ed. France-Europe, 2001.
- COOPER-RICHET, Diana. Aux marges de l'histoire de la presse nationale: les périodiques en langue étrangère publiés en France (XIX-XX siècles). *Le Temps des Médias*, Paris, n. 16, p. 173-185, printemps 2011a.
- COOPER-RICHET, Diana. Distribution, diffusion et circulation du Galignani's Messenger (1814-1890), premier quotidien parisien en anglais. In: FEYEL, Gilles. *La distribution et la diffusion de la presse du XVIII siècle au 3^e millénaire*. Paris: Editions Panthéon-Assas, 2002a, p. 121-139.
- COOPER-RICHET, Diana. Galignani. In: *Dictionnaire encyclopédique du livre*, vol. II (E-M), Paris, Cercle de la librairie, 2005a, p. 330-331.
- COOPER-RICHET, Diana. *Galignani*. Paris: Galignani, 1999a.
- COOPER-RICHET, Diana. Galignani: deux siècles de librairie anglaise à Paris. In: LEBLANC, Frédérique; SOREL, Patricia. *Histoire de la librairie française*. Paris: Cercle de la librairie, 2008a, p. 142.
- COOPER-RICHET, Diana. Introduction. In: COOPER-RICHET, Diana; MOLLIER, Jean-Yves; SILEM, Ahmed. *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX-XX siècles)*. Lyon: Presses de l'ENSIB, 2005b, p.13 -14.
- COOPER-RICHET, Diana. L'imprimé en langues étrangères à Paris au XIX siècle. Lecteurs, éditeurs, supports. *Revue française d'histoire du livre*, Genève, v. 2, n. 116-117, p. 203-225, 3^e et 4^e trimestres 2002b (paru en octobre 2003).
- COOPER-RICHET, Diana. La Librairie Bossange et le commerce transatlantique du livre au début du XIX siècle. Retour sur les échanges entre Centre et Périphérie. In: LUNEAU, Maire-Pier; MELLOTT, Jean- Dominique; MONTREUIL, Sophie; VINCENT, Josée. *Passeurs d'histoire(s). Figures des relations France-Québec en histoire du livre*. Québec: Presses de l'Université Laval, 2010, p. 109-121.

COOPER-RICHET, Diana. La presse britannique dans le Paris de la première moitié du XIX siècle: modèle et vecteur de transferts culturels. In: MOLLIER, Jean-Yves; REGNIER, Philippe; VAILLANT, Alain. *La production de l'immatériel*. Théories, représentations et pratiques de la culture au XIX siècle. Saint-Etienne: Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2008b, p.115-129.

COOPER-RICHET, Diana. La presse en langue étrangère. In: KALIFA, Dominique; REGNIER, Philippe; THERENTY, Marie-Eve; VAILLANT, Alain. *La Civilisation du Journal*. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX siècle. Paris: Nouveau Monde éditions, 2011b, p. 583-604.

COOPER-RICHET, DIANA. La redécouverte des éditions alduines au XIX siècle. RENOUARD, Antoine-Augustin. bibliophile, collectionneur et passeur culturel», *The Renaissance in the Nineteenth Century/Le XIX siècle renaissant*, Yannick Portebois et Nicholas Terpstra éd., Toronto, Center for Reformation and Renaissance Studies, 2003, p. 179-197.

COOPER-RICHET, Diana. Le libraire, un *médiateur-marchand*. In: COOPER-RICHET, Diana; MOLLIER, Jean-Yves; SILEM, Ahmed. *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX-XX siècles)*. Lyon: Presses de l'ENSSIB, 2005c, p. 55-67.

COOPER-RICHET, Diana. Le Musée Encyclopédique de Martin Bossange. In: LEBLANC, Frédérique; SOREL, Patricia. *Histoire de la librairie française*. Paris: Cercle de la librairie, 2008c, p. 59-60.

COOPER-RICHET, Diana. Les Galignani – libraires-éditeurs-hommes de presse – artisans d'une entente cordiale culturelle. In: COOPER-RICHET, Diana; RAPOPORT, Michel (dir.). *L'entente cordiale*. Cent ans de relations culturelles franco-britanniques. Paris: Créaphis, 2006, p. 39-51.

COOPER-RICHET, Diana. Les imprimés de langue anglaise en France au XIX siècle: rayonnement intellectuel, circulation et modes de pénétration. In: MOLLIER, Jean-Yves; MICHON, Jacques. *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII siècle à l'an 2000*. Québec: Presses de l'Université Laval; Paris: L'Harmattan, 2001, p. 122-140.

COOPER-RICHET, Diana. Les librairies étrangères en France. In: LEBLANC, Frédérique; SOREL, Patricia. *Histoire de la librairie française*. Paris: Cercle de la librairie, 2008d, p. 140-145.

COOPER-RICHET, Diana. librairie étrangère à Paris au XIX^e siècle: un milieu perméable aux innovations et aux transferts. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, Paris, v. 126-127, p. 60-69. mars 1999b.

COOPER-RICHET, Diana. Para um estudo transnacional dos impressos em línguas estrangeiras. Testemunhas e agentes da história da circulação dos homens e das ideias por todo o mundo (séculos XIX e XX). *Livro. Revista do núcleo de estudos do livro e da edição*, São Paulo, n. 2, p. 35-46, 2012b.

COOPER-RICHET, DIANA. Paris et l'écoute des cultures du monde au XIX siècle. *Les Cahiers du XIX siècle*, Québec, n. 3, p. 225-245, 2008e.

COOPER-RICHET, Diana. Paris et la présence lusophone dans la première moitié du XIX^e siècle. *Histoire et civilisation du livre*, Genève, n. VIII, p. 209-225, 2012a.

COOPER-RICHET, Diana. Paris, capital editorial do mundo lusófono na primeira metade do século XIX? *Varia*, Belo Horizonte, vol. 25, n. 42, p.539-555, juillet-décembre 2009a.

COOPER-RICHET, Diana. Paris, capitale des polyglottes? Edition et commercialisation des imprimés en langues étrangères sous la Restauration. In: MOLLIER, Jean-Yves; REID, Martine; YON, Jean-Claude. *Repenser la Restauration*. Paris: Nouveau Monde éditions, 2005d, p.197-209.

COOPER-RICHET, Diana. Paris, carrefour des langues et des cultures: édition, presse et librairie étrangères à Paris au XIX siècle. *Histoire et civilisation du livre, revue internationale*, Genève, n. V, p. 121-143, 2009b.

COOPER-RICHET, Diana. Presse en anglais et littérature, à Paris, dans la première moitié du XIX siècle. In: THERENTY, Marie-Eve; VAILLANT, Alain. *Presse et plumes*. Journalisme et littérature au XIX siècle. Paris: Nouveau Monde éditions, 2004, p. 153-168.

COOPER-RICHET, Diana; MOLLIER, Jean-Yves; SILEM, Ahmed. *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX-XX siècles)*. Lyon: Presses de l'ENSSIB, 2005.

DOMINGOS, Manuela D. *Bertrand uma livraria antes de terramoto/Bertrand, une librairie avant le tremblement de terre*. Lisbonne: Biblioteca nacional, 2002.

ESPAGNE, Michel. *Les Transferts culturels franco-allemands*. Paris: PUF, 1999.

ESPAGNE, Michel; WERNER, Michael. *Transferts*. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII-XIX siècles). Paris: Editions Recherche sur les civilisations, 1988.

GHEERBRANT, Bernard. *A La Hune*. Histoire d'une librairie-galerie à Saint-Germain-des-Près. Paris: Centre Georges Pompidou, 1988.

GOMEZ, Arnofo Uriel de Santiago. *Edition et librairie françaises au Mexique au XIX siècle*. 2008. 554 p. Thèse (doctorat en histoire et civilisations) - École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2008.

GUEDES, Fernando. *O Livro e a leitura em Portugal – subsidios para una história – séculos XVIII-XIX*. Lisbonne: Verbo, 1987.

GUIMARÃES, Valéria. (org.). *Transfêrencias culturais*. O exemplo da imprensa na França e no Brasil. São Paulo: EDUSP, 2012.

HALLEWELL, Laurence. *O Livro no Brasil: sua história*. São Paulo: Edusp, 2005.

JEANBLANC, Helga. *Des Allemands dans l'industrie et le commerce du livre à Paris (1811-1870)*. Paris: CNRS, 1994.

JOYEUX, Béatrice. *Les transferts culturels*. Un discours de la méthode. *Hypothèses*, cidade, n° 1, p. 149-162, 2002.

KRATZ, Isabelle. Libraires et éditeurs allemands installés à Paris 1840-1914. *Revue de Synthèse*, Paris, IV série, t. 113, n° 1-2, p. 89-110, janvier-juin 1992.

LEBLANC, Frédérique. *Libraire, un métier*. Paris: L'Harmattan, 1998.

LEBLANC, Frédérique; SOREL, Patricia. *Histoire de la librairie française*. Paris: Cercle de la librairie, 2008.

LIBRAIRES, corps et âmes, textes réunis et publiés par D. Reynié. [Livre collectif]. Paris: éd. Vinci, 1994.

LA MAISON du rêve. Des écrivains rendent hommage aux libraires. [Livre collectif]. Québec: VBL-L'Hexagone, 2000.

LOUREIRO, Joao Pinto. Livreiros e livrarias de Coimbra, *Arquivo Coimbrão*, 12 (1954), p. 69-171.

MARENCO, Catherine. Le libraire dans la société locale: Clamecy, XIX-XX siècles. In: MOLLIER, Jean-Yves. *Le Commerce de librairie en France au XIX siècle (1789-1914)*. Paris: IMEC éditions, 1997, p. 175.

MARMINAT, Bénédicte. *La librairie d'ancien et d'occasion à Paris: la maison Clavreuil (1878-1939)*. 1992. 138 p. Mémoire de maîtrise d'histoire - Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 1992.

MOLLIER, Jean-Yves. *L'argent et les lettres*. Histoire du capitalisme d'édition (1880-1920). Paris: Fayard, 1985, p. 239-238.

MOLLIER, Jean-Yves. *Le Commerce de librairie en France au XIX siècle (1789-1914)*. Paris: IMEC éditions, 1997.

Le Commerce culturel des nations. [Numéro collectif de revue]. *Revue de Synthèse*, Paris, v. 128, n. 1/2, janvier-juin 1992.

RAMOS, Victor. *A edição em França: 1800-1850*, repertório geral dos títulos publicados e ensaio crítico. Paris: Fundação Calouste Gulbekian, 1972.

SALLES, Alain. Toulouse, ville de librairies. *Le Mondes des livres*, vendredi, p. II, 27 juin 2003.

SCHAPOCHNIK, Nelson. Typographes maudits. Numéro spécial des *Cahiers du Brésil Contemporain*, Paris, n. 69/70, p. 117, 2008.

VASCONCELOS, Sandra Guardini Teixeira. *Cheminements du roman dans le Brésil du XIX siècle*. Numéro spécial des *Cahiers du Brésil Contemporain*, Paris, n. 69/70, 2008.

VOVELLE, Michel. *Les Intermédiaires culturels: une problématique*. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence; Paris: Honoré Champion, 1981.